

ETUDE SUR LES POPULATIONS MIKEA DU SUD-OUEST DE MADAGASCAR

par

Jeanne DINA et Jean-Michel HOERNER

En raison de l'insuffisance des infrastructures, notamment routières, certaines parties de la Grande Ile malgache restent très peu connues. Le plus souvent, les populations qui y vivent, pratiquent des cultures vivrières, voire un élevage très extensif ; ce sont des zones d'émigration et des enquêtes très récentes nous ont montré, par exemple, que des Bara du massif de Mikoboka, quittaient leur région enclavée pour des espaces plus ouverts (près d'Antseva-Ankililoaka).

Dans certaines forêts du sud-ouest malgache qui semblent très inhospitalières, surtout à cause d'un manque d'eau quasi permanent, vivent des populations très clairsemées, avec un genre de vie très primitif : les «Mikea». La forêt qui porte leur nom est située au nord de Tuléar, pratiquement entre l'axe routier de la R.N. 9 et la mer ; sans guide, elle apparaît déserte et seuls quelques layons très rectilignes, vestiges de recherches pétrolières, ou quelques clairières portant les marques du défrichement et du feu, donnent l'impression assez vague d'espaces traversés par les hommes... Avec un peu de chance, on peut également rencontrer des campements abandonnés : là, le doute n'est plus permis, des hommes vivent dans cette forêt isolée. En effet, les Mikea existent bel et bien et ne sont pas des êtres de légende mais d'authentiques Malgaches qui, pour un certain nombre de raisons, ont été conduits à choisir un mode de vie très archaïque. Dans cette région du sud-ouest de Madagascar, on peut les évaluer à quelques centaines.

I. L'ETAT ACTUEL DES CONNAISSANCES : SOURCES ECRITES ET MISSIONS SUR LE TERRAIN.

Les Mikea n'ont pas suscité d'abondantes recherches jusqu'à ce jour ; il est vrai que leur milieu naturel est assez hostile et que, par ailleurs, ces populations

primitives évitent toute nouvelle rencontre. Si aujourd'hui, les missions en pays Mikea réussissent davantage, c'est surtout dû au retour de ces prédateurs de la forêt vers les lisières où sont situés les villages d'agriculteurs-éleveurs masakoro ; en effet, ces anciens Mikea acceptent volontiers de nous conduire dans leur ancienne famille.

Néanmoins, soit dans des articles, soit surtout à l'occasion d'études de populations voisines, des sociologues, des ethnologues ou des géographes ont évoqué la vie de ces Mikea. Certains, comme J. Lombard (1), ont nié leur existence : « les groupes mikea actuels sont complètement intégrés à la société sakalava et les récits qui tendent à les présenter comme vivant encore des seules ressources de la forêt, en marge de la « société », ne sont que pure fantaisie »... D'autres, au contraire, ont contribué à la légende qui les entoure ; ainsi J. Verguin (2) qui fait de l'échange entre ces Mikea et les Masikoro un véritable rite... Toutefois la courte note de L. Molet (3) constitue, selon nous, la première démarche sérieuse pour mieux définir ces populations forestières. L. Molet aborde avec justesse leur genre de vie et montre, à l'opposé de ce qui était admis jusque-là, qu'il s'agit d'hommes de taille normale et appartenant intégralement au groupe malgache (4). Mais la brièveté de sa mission lui fait commettre plusieurs erreurs ; ainsi, il les assimile un peu trop vite aux Masikoro et les considère tous, à tort, comme des agriculteurs. Certes, beaucoup d'entre eux font des cultures sur brûlis (*hatsake*) mais il est nécessaire de nuancer leurs activités économiques.

Cependant L. Molet et plus tard H. Lavondès (5) indiquent fort justement comment les populations masakoro peuvent adopter momentanément le genre de vie mikea ; H. Lavondès (6), faisait référence à Drury, parle du « passage sans effort d'un genre de vie agro-pastoral à la cueillette pure, quand les nécessités de déplacements ou les dévastations causées par les guerres l'exigeaient ». H. Lavondès contribue encore beaucoup à la connaissance des Mikea en livrant

(1) *La Royauté Sakalava, essai d'analyse d'un système politique*, par J. Lombard, Tananarive, ORSTOM, 1973 (p. 61).

(2) « Les échanges », note V par J. Verguin, in : *Population et Economie paysanne du Bas-Mangoky*, Paris, ORSTOM, 1958.

(3) « Aperçu sur un groupe nomade de la forêt épineuse des Mikea », par L. Molet, in : *Bulletin de l'Académie Malgache*, tome XXXVI, Tananarive, Imprimerie officielle, 1960 (pp. 241 à 243).

(4) A Tuléar, par exemple, on considère encore aujourd'hui que les Mikea sont de taille très petite. Il faut ajouter que lors d'une kermesse, en 1970, on y « exposa » un Mikea d'Agnala-Abo... qui était effectivement nain. Nous avons pu constater en 1974 que ses frères et sœurs étaient de taille tout à fait normale.

(5) *Bekoropoka : quelques aspects de la vie familiale et sociale d'un village malgache*, par H. Lavondès, Paris, Mouton, 1967.

(6) H. Lavondès, *Ibid.* p. 20.

les résultats de ses longues conversations en pays masikoro ; c'est d'ailleurs en travaillant chez les Vezo, leurs autres voisins que B. Koechlin (7) recueille des « informations inédites sur des groupes peu connus comme (...) les Mikea » (8). A ces différents ouvrages dont la liste n'est pas exhaustive, il faut ajouter les travaux de P. Ottino dont le dernier en date (9), permet d'aborder le problème de l'existence de ces Mikea d'une façon un peu particulière puisqu'il les considère avec Birkeli (10) comme les premiers habitants de la région... J. Ruud (11), quant à lui, cite même des rois mikea ! S'il nous semble juste de parler du clan mikea considéré dans ce cas comme grande famille roturière (*vohitse*), il est contradictoire de l'assimiler aux familles royales (*mpanjaka*) puisque cela supposerait une origine extra-régionale (côte est). Nous retiendrons, néanmoins, les renseignements très intéressants que J. Ruud nous fournit, bien qu'à la différence de B. Koechlin, ses commentaires ne soient pas assez nuancés.

Pour conclure sur ces références bibliographiques, il est intéressant de mentionner qu'elles apparaissent généralement assez complémentaires, notamment si nous les comparons aux résultats que nous avons obtenus au terme de plusieurs missions en pays mikea et sur ses marges.

Nous avons donc, depuis deux ans environ, multiplié les missions dans la forêt dite des Mikea et dans les régions voisines :

– Juin 1974 : enquêtes dans le village d'Añala-Abo (peuplé par des Mikea ayant quitté la forêt). Outre des étudiants du C.U. de Tuléar, il y avait avec nous Mme T. Rajaona et M. Ralaimihoatra.

– Septembre 1974 : mission au cœur de la forêt mikea très isolée. Mesdames F. Esoavelomandroso et T. Rajaona ; M. Esoavelomandroso, C. Cadoux, G. Jacob et G. Mahatsereke ont participé à cette mission.

– Avril 1975 : enquête menée auprès du frère du roi Alivelo (dynastie des Tetembola) à Antandroka, près de Manombo. C. Babany a enquêté avec nous.

– d'Avril à Juin 1976 : plusieurs missions nous ont conduits tant à l'est qu'à l'ouest de la forêt des Mikea, soit à Ankililoaka, Ankarabato, soit sur la côte de Salary à Manombo. C. Clément, F. Jenny et E. Vernier ont notamment participé à ces déplacements.

(7) *Les Vezo du Sud-Ouest de Madagascar*, par B. Koechlin, Paris, Mouton, 1975.

(8) Préface de G. Condominas (p. 13), in : B. Koechlin, *op. cit.*

(9) *Madagascar, les Comores et le Sud-Ouest de l'Océan Indien*, par P. Ottino, Tananarive, Université de Madagascar, 1974.

(10) Birkeli cité par H. Lavondes, *op. cit.*, p. 20.

(11) *Taboo : a study of Malagasy Customs and Beliefs*, par J. Ruud, Tananarive, Trano Printy Loterana, 1970 (First edition, Oslo, 1960).

— Enfin, en Juillet 1976 : mission à l'intérieur de la forêt mikea menée à partir de Voreha et rencontre de plusieurs ménages mikea vers Ambaro. Une enquête a également été menée à Antanimieva.

Les Mikea ne sont donc plus ces êtres mystérieux dont on parle encore, même à Tuléar ; mais si une partie de ces populations primitives participe de plus en plus à l'économie de marché, la réflexion suivante de J. Ruud (12) n'est pas tombée en désuétude : « I was the first white man they had seen, and they looked up to me as a « *zanahary* » (un dieu) ; ajoutons toutefois que lors de la mission de septembre 1974, les Blancs n'étaient plus des *Zanahary* mais simplement des *bibiraty* (vilaines bêtes).

L'étude du milieu naturel Mikea devrait nous permettre de mieux comprendre l'origine de ces populations mais il nous semble également indispensable de situer ces Mikea dans un contexte socio-économique régional.

II. LE PAYS MIKEA : LA FORET ET SES MARGES.

Il est bien évident que nous ne nous contenterons pas de l'étude de la forêt Mikea stricto-sensu mais que nous essayerons de faire une synthèse géographique de l'espace régional qui s'étend entre le Mangoky au nord, « le couloir naturel » (13), Befandriana-Manombo à l'est et au sud, et enfin le canal de Mozambique à l'ouest.

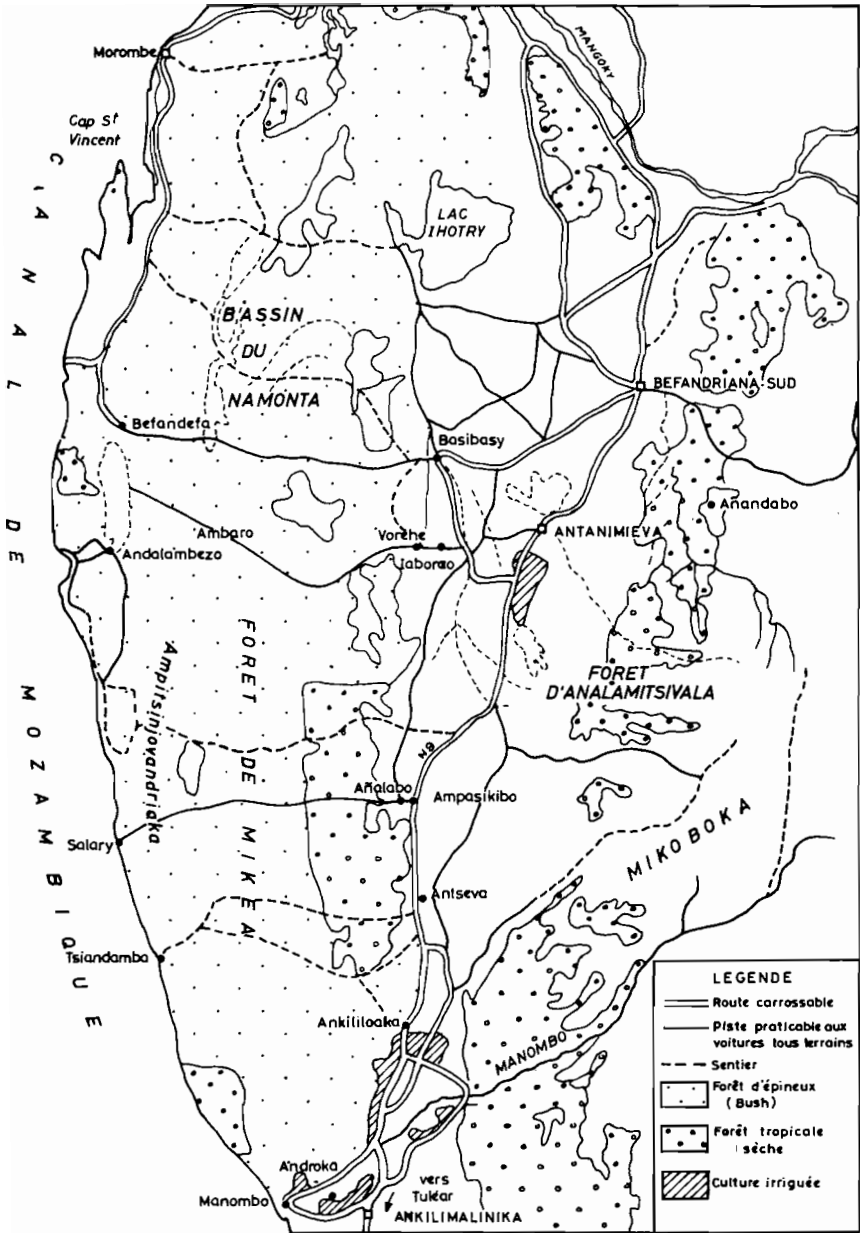
Le relief de la région définie est relativement peu accidenté, les hauteurs se réduisant à de vastes ensembles dunaires d'orientation nord-sud et à quelques pointements basaltiques ; on ne manquera pas d'indiquer les repères toponymiques : « Ampitsinjovana » (de là on voit de loin) ou « Antsinjoriaka » (de là on peut voir la mer) pour les uns, « Ambatomainty » (aux rochers noirs) pour les autres. Le couloir naturel d'Ankilimaliniky à Befandriana-Sud ne constitue pas une dépression très marquée dans la topographie, notamment vers le nord où il y a une pente générale, très faible, du glacis constitué par le revers du massif de Mikoboka vers le lac d'Ihotry.

L'opposition est beaucoup plus nette entre d'une part les caractères alluvial et colluvial du couloir naturel d'Ankilimaliniky-Befandriana et d'autre part, l'ensemble des sables dunaires de la vaste forêt des Mikea à l'ouest. Le contraste est notamment frappant en ce qui concerne l'aptitude agricole des sols (14) ; si la dépression orientale est constituée de bons sols argilo-sableux et localement même, des fameux vertisols ou sols noirs très favorables à la cul-

(12) J. Ruud, *Ibid.* p. 11.

(13) « Atlas de la région de Manombo-Befandriana-Sud », par G. Dandoy, in : *Contribution à l'étude géographique de l'Ouest malgache*, Paris, ORSTOM, 1972 (pp. 81 à 162).

(14) Carte pédologique d'Antseva et commentaires par M. Sourdat, Tananarive, ORSTOM, 1972.



ture du coton, la carapace sableuse d'origine dunaire de l'ouest, quant à elle, est de qualité nettement plus médiocre pour l'agriculture.

Les précipitations et l'alimentation en eau, en général, constituent des critères de différenciation encore beaucoup plus nets. Ainsi, d'après G. Dandoy (15), le couloir naturel reçoit de 700 à 800 mm tandis que la forêt des Mikea proprement dite a une pluviométrie inférieure à 600 mm.

La saison sèche est très marquée puisque d'avril à novembre inclus, on n'observe pas plus de 15 % des pluies de l'année ; par ailleurs, nous n'insisterons pas sur l'extrême irrégularité des précipitations tant interannuelle (variabilité interannuelle de 23 % à Befandriana) qu'à l'intérieur de la saison des pluies (exemple d'Ankaraobato où en 1969-70 par exemple, le mois de janvier a enregistré 71 % des précipitations totales de novembre à mars inclus).

Au niveau hydrographique, on constate que seule la rivière Ranozaza est pérenne, la Befandriana et la Manombo ayant, selon M. Aldeghéri (16) un régime de type sahélien du sud (d'oued ou de « sakasaka »). Ces cours d'eau ne pénètrent pas la forêt des Mikea qui demeure aréique ; on notera malgré tout l'endoréisme de la Befandriana qui aboutit au lac d'Ihotry, ce dernier étant au centre d'une véritable Sebkra. Enfin, si un certain sous-écoulement se manifeste dans le couloir oriental, ce qui se traduit par la présence fréquente de trous d'eau ou *vovo*, la forêt des Mikea est pratiquement complètement démunie d'eau. Les derniers villages d'agriculteurs masikoro qui sont situés sur la lisière orientale, ne dépassent pas la zone des lacs périodiques où l'eau est toujours accessible, même au cœur de la saison sèche. L'étude de la végétation montre une certaine concordance avec les données pluviométriques ; d'est en ouest, au fur et à mesure que les précipitations diminuent, on passe de la forêt dense sèche (trophophile) au fourré ou bush, avec toutes les étapes transitoires. La forêt trophophile est dominée surtout par les arbres *Tamarindus Indica* (*kily*), *sclerocarya caffra* (*sakoa*), *sterospermum rufus* (*Mangerahane*), baobabs et les arbustes *zizyphus vulgaris* (*tsinefo*), *celasprus linearis* (*tsingilofilo*), les espèces du bush sont surtout les *didiera madagascariensis* (*fantsiholitra*), les euphorbiacées (*famata*) — nom donné au bush tout entier — (*famoty*), les hyphaen satran (*satrana*) et les *cedrelopsis grevei* (*katrafay*), l'ensemble de ces arbres et arbustes sont généralement xérophiles : à petites feuilles, souvent à réticule assez dur, sans feuilles ou à feuilles caduques ; d'autre part, le système racinaire est très développé. La déforestation, toujours d'origine anthropique, soit pour les cultures, soit pour l'élevage, a abouti à la constitution de savanes presque toujours graminéennes où l'espèce dominante reste l'hétéropogon contortus (*ahidambo*) ; naturellement, toutes les formes de transition entre la forêt et la savane existent : savane arborée, savane arbustive, etc...

(15) G. Dandoy, *op. cit.*

(16) *Fleuves et Rivières*, par M. Aldeghéri, Tananarive, ORSTOM, 1967.

Au terme de cette brève étude physique, plusieurs constatations s'imposent. La forêt des Mikea, où résident justement les populations qui nous intéressent, apparaît franchement hostile à l'occupation humaine. D'une part, les sols y sont assez médiocres et d'autre part, non seulement les précipitations sont tout juste suffisantes pour permettre des cultures pluviales mais surtout, l'alimentation quotidienne en eau domestique est compromise. Enfin, à quelques dizaines de kilomètres de ce milieu répulsif, s'étend une région fertile relativement bien arrosée, où le problème de l'eau ne semble pas se poser...

La richesse du couloir naturel d'Ankilimaliniky à Befandriana est justement très intéressante à mentionner, de même qu'il nous semble très important d'étudier l'expansion économique actuelle de cette région. Des enquêtes récentes (avril-août 1976) nous ont montré que les agriculteurs vivant dans les différents villages qui jalonnent la R.N. 9 ont un revenu monétaire annuel supérieur à 75000 FMG. Les cultures dominantes sont le coton, le pois du Cap, les arachides, le riz, le manioc et le maïs ; on peut aussi ajouter différents types de haricots ou de lentilles (*lojy*), les patates douces, la canne à sucre, etc... Au nord et au sud, les cultures irriguées ou de décrue (*baiboho*) prédominent tandis qu'au centre, autour d'Antseva, on trouve surtout les cultures pluviales et toujours les *baiboho*. D'autre part, le faire-valoir direct en petites exploitations de 2 à 3 ha est presque exclusif, à l'exception des rizières où le métayage subsiste encore. Les agriculteurs possèdent quelquefois des charrettes, des charrues et rares sont ceux qui n'ont pas acquis un transistor... Selon nous, il semble que ces populations rurales aient l'un des niveaux de vie les plus élevés du sud-ouest de Madagascar avec les agriculteurs de la Samangoky et de la Taheza ou les pêcheurs vezo. L'importance des troupeaux, bien que très inégalement répartis, pourrait encore en témoigner. Enfin, l'expansion économique actuelle est assurée surtout par l'extension de la culture de coton en paysannat : de 1972 à 1975, les superficies cultivées ont été multipliées par 7 et la production par 4, ce qui équivaut à un revenu net supplémentaire de 50 M FMG par an environ. Autour des marchés très actifs d'Ankilimaliniky, de Betsioky-Nord, d'Antanimieva et de Befandriana, se tisse tout un réseau d'échanges très dense notamment avec la côte, Tuléar, la Samangoky et Morombe.

En dehors des sociétés commerciales ou accréditées, toutes à caractère public (SONACO, SINPA, FIFATO et SNHU), le « Kinanga » (commerce non patenté, pratiqué généralement par de petits agriculteurs) est très répandu et prouve, selon nous, que ces échanges commerciaux sont très importants. En fait, outre le volume de la production agricole, la densité de population de ce couloir naturel justifie cette intense activité économique : elle est supérieure à 100 hab/km² !

Nous avons déjà constaté le contraste entre les conditions naturelles de la forêt des Mikea et le couloir naturel, et sans trop nous avancer, nous pouvons ajouter que cette distorsion se traduit également dans le domaine économique. A proximité d'espaces hostiles à l'occupation humaine où, néanmoins, vivent

les populations mikea, il existe une petite région dynamique, structurée autour de l'axe routier de la R.N. 9, où se concentrent un grand nombre d'agriculteurs à revenus relativement élevés. D'autre part, si le sud de cet axe économique compte beaucoup d'immigrants, la plus grande partie de ce couloir naturel est peuplée de « Tompotany » (originaires) masakoro, ce qui, d'emblée, discréditerait l'hypothèse selon laquelle les meilleures terres auraient été prises par les « mpiavy » (étrangers) ; de même qu'il serait absurde de prétendre que les fortes densités humaines ont conduit à l'émigration... Nous avons pu voir sur le terrain même, que beaucoup de bonnes terres restaient inexploitées.

L'origine du peuplement mikea dans des espaces naturellement hostiles à l'homme est à chercher ailleurs ; nous allons justement essayer d'en approfondir les causes.

III. LES ORIGINES DES MIKEA.

Aujourd'hui les Mikea authentiques (en fait, ceux qui se différencient assez nettement des Vezo et des Masikoro) vivent dans la forêt définie ci-dessus, c'est-à-dire dans un milieu très hostile à l'occupation humaine. Mais il n'est pas certain qu'il en ait toujours été ainsi ; en effet, nous savons qu'il existe un clan mikea, parfaitement intégré à la société masakoro.

A) *Le clan « mikea » :*

L'hypothèse de P. Ottino (17) est très intéressante : « ma thèse est la suivante : la couche Mikea-Vezo du littoral et de la forêt côtière sèche a été très tôt soumise à l'autorité politique des « gens de l'intérieur » (...) ce qui conduit, avant l'arrivée des Sakalava, à l'apparition des premiers royaumes de l'Ouest (...) Ces premiers royaumes allaient eux-mêmes être soumis par les dynasties Maroseranana et Andrevola. Ainsi que l'établissent toutes les traditions sakalava, les chefs des nouveaux venus s'allient immédiatement à l'ancienne aristocratie déjà en place ». Or, actuellement, dans la région de Basibasy, il existe un clan mikea « Vohitse », c'est-à-dire roturier.

Ces Mikea ont les caractéristiques propres à un clan distinct : ils ont par exemple (18), leurs prescriptions rituelles (*lilindraza*), et leur marque d'oreille des bœufs. Ceci indique, sans conteste, leur intégration dans les royaumes masakoro ; ils ont également leurs « Ziva » (parenté à plaisanterie), les Mikea étant « Ziva » des Vohitse « Vañovato ». Ces Mikea vivent aujourd'hui à la lisière de la forêt et leurs principaux villages sont Voreha, Namonty et Borao ; leur extension ne dépasse pas Añadabo ou Ambondrolava-Nord.

(17) P. Ottino, *op. cit.*, pp. 56 et 57.

(18) J. Lombard, *op. cit.*, p. 79.

(19) « Mikea mamaky filongoambe » (*sofin'aombe*).

A partir de ces différentes réflexions, nous pouvons donc considérer que le plus grand nombre des premiers habitants de cette région côtière (*Vazimba* ou proto-malgache) ont accepté la domination des dynasties venues de l'est et que, parmi eux, un clan Vohitse s'est constitué : les Mikea. Or, on associe le terme «Mikea» à la forêt parce que ces populations vivaient sur ses marges, y faisant même des incursions fréquentes pour pratiquer la chasse ou la cueillette. Un proverbe masikoro illustre bien l'association Mikea-Forêt : « *Vezo rendrike, Mikea ka traboka, handrake olo tsy ho ato* », c'est-à-dire : « Si un Vezo peut se noyer, un Mikea se perdre (sous-entendu : dans la forêt), tout le monde peut se tromper ». Nous pouvons même imaginer l'époque relativement proche où la forêt occupait un territoire plus étendu (avant la déforestation accélérée due à la culture sur brûlis et à l'extension des pâturages pour l'élevage) ; dans ces conditions, il n'est pas impensable que les Mikea vivaient au cœur même de la forêt là, où, actuellement, s'étend la savane, c'est-à-dire à proximité de points d'eau naturels (*vovo*).

Si ce clan masikoro dit des Mikea existe bel et bien aujourd'hui, on a pourtant pris l'habitude de considérer que les vrais «Mikea» sont les seuls habitants de la forêt ; or, comme nous le verrons en détail dans les chapitres suivants, la vie dans la forêt correspond à une situation de refuge. Il est donc probable qu'une partie de la population qui vivait près des puits des régions de Basibasy, voire d'Antanimieva jusqu'à Antseva, ait été conduite à se réfugier vers l'ouest, dans la forêt inhospitalière ; il peut en être de même pour les habitants de la côte...

B) *Les réfugiés « mikea » :*

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, autant la forêt des Mikea est hostile à l'occupation humaine, notamment en raison de l'absence de puits permanents, autant sa lisière orientale est favorable au développement économique ; seules des populations qui fuyaient un danger, réel ou non, avaient des raisons particulières de s'y installer.

Selon nous, cette « fuite » ne s'est pas faite à une seule époque historique mais s'échelonne sur plusieurs siècles. Outre des raisons très localisées, quelquefois peut-être au niveau de la famille, il semble bien que la forêt des Mikea ait servi de refuge d'une part, lors de l'arrivée des dynasties de l'est, d'autre part, pendant la période coloniale.

Le frère du roi Alivelo de la dynastie des Tetembola (alliée des Andrevola et régnant à Antandroka, près de Manombo) nous a confirmé la première hypothèse ; selon lui, des populations avaient refusé de se soumettre à l'autorité royale des Tetembola, des Andrevola et des Maroseraña lors de leur arrivée dans la région dès le XVII^e siècle et se seraient réfugiées là où personne ne pouvait les atteindre, c'est-à-dire dans la fameuse forêt mikea, d'où leur surnom de Mikea. Est-ce plausible ? On ne peut pas le prouver de façon péremptoire mais nos différentes missions nous ont montré que parmi ces Mikea de la forêt, certains groupes ignorent toute méthode culturale et n'ont jamais eu d'échan-

ges monétaires. En outre, mais ceci n'est pas une preuve absolue (20), ces groupes ne pratiquent pas la circoncision (*Savatse*) comme « les éléments les plus anciens de la population » (21). Cette fuite vers la forêt, comme nous l'avons déjà noté (22), aurait pu se faire « sans effort ».

La conquête française qui s'est traduite, entre autres (23), par « l'imposition » obligatoire (capitation), reste sans doute à l'origine des plus nombreux cas de fuite. Ainsi, le patriarche d'une famille mikea que nous avons rencontré et qui, avec ses parents, a quitté son village d'Andalambezo dans les années 1920... Dans ces conditions, la fuite s'est également faite « sans effort » mais ces populations devenues Mikea ont continué à cultiver (sur brûlis : *Hatsake*) et à pratiquer un élevage assez diversifié : bovins et porcins surtout. Même, les échanges monétaires avec les populations voisines n'ont pas cessé ; toutefois, comme pour les Mikea plus primitifs, cités ci-dessus, les cérémonies religieuses sont devenues moins nombreuses avec, par exemple, l'abandon de la circoncision. D'autre part, les réfugiés se sont certainement accrus lors des événements de 1947, non pas à cause de la répression qui a épargné cette partie de l'Ile, mais en raison d'un certain climat de peur (24) qui a dû s'instaurer à cette époque. Outre les Vezo et les Masikoro qui ont constitué le plus gros des fuyards, il n'est pas impensable que certains immigrants aient fait de même.

Nous ne reviendrons pas sur l'explication de la fuite selon les conditions naturellement inhospitalières de la forêt ; nous confirmerons cependant la peur de ces Mikea vis-à-vis de toute intrusion d'étrangers. Sans guide, choisi parmi les Mikea revenus vivre dans les villages masikoro de la lisière, il est pratiquement impossible de rencontrer ces populations forestières ; lorsque des étrangers s'approchent de leur campement, ils l'abandonnent aussitôt, emportant tout ce qu'ils peuvent sauvegarder afin de ne pas trop laisser de traces indiquant leur présence. Quand ils reviennent, s'étant rendus aux arguments de votre guide parti seul à leur recherche (25), ils ont pris la précaution de laisser derrière eux leurs sagaies... (26).

(20) L'absence de cérémonies religieuses et a fortiori d'*hazomanga* (poteau tutélaire) s'observe également chez ceux qui auraient fui à l'époque coloniale...

(21) H. Lavondès, *op. cit.*, p. 21.

(22) Drury et H. Lavondès cités dans le premier chapitre.

(23) Dans la région d'Añala-Abo, des colons recrutaient de force des bûcherons pour l'exploitation de la partie orientale de la forêt.

(24) Certains Mikea évoquent avec crainte... les Sénégalais.

(25) Ceci est surtout valable chez les Mikea les plus primitifs qui, tout compte fait, ont peu d'ustensiles...

(26) Autrefois un port de sagaie était exigé.

Cette double hypothèse se traduirait donc par l'existence de deux types de Mikea des forêts : ceux qui sont les plus primitifs mais aussi les moins nombreux, dont la fuite serait la plus ancienne et les autres, qui auraient fui les servitudes de l'époque coloniale et que certains (27) appellent les *fahavalo* (ennemis dans le sens ennemis des Français : surtout ceux qui auraient rejoint la forêt après 1947...). Dans ces conditions, on peut s'étonner du mépris qu'ont les Masikoro, pour ces Mikea de la forêt... H. Lavondès (28) note ainsi que « la régression vers un genre de vie de cueillette est redoutée : Mahakirinjo, *ombiasa* (devin guérisseur) à Bekoropaka exposant le système des *vinta* (destins) déclare, à propos du destin d'« Alahamady » que ceux qui sont nés sous ce destin le jeudi, n'aiment pas cultiver ; ils n'aiment que les menus travaux : pêcher, chercher du miel, chercher des racines. Entre autres remèdes destinés à conjurer ce destin, des raclures de *kipao* sorte de pelle en bois utilisée par les Mikea pour déterrer les racines comestibles, servent à faire des taches sur le front de l'enfant à protéger ». Ce mépris nous a été également confirmé à Antanimieva où, selon des Masikoro, pour rencontrer des Mikea, il faut les appeler très fort en les injuriant (d'où paraît-il le terme de « Mikea » qui viendrait de l'impératif du verbe appeler : « *mikaike* »). Il est évident que des populations qui refusent de s'intégrer dans la société moderne apparaissent comme des sauvages au sens propre du terme (*hako*) et sont méprisés comme tels.

Nous n'insisterons pas sur les Mikea « revenus » dans les villages masikoro : à Añala-Abo ou Voreha par exemple. Depuis l'indépendance en 1960, et surtout depuis la suppression de l'impôt, en 1972, ils quittent leur milieu hostile pour se fondre dans la société masikoro où ils pratiquent des cultures commerciales en sus des activités vivrières traditionnelles. Nous avons même eu l'impression que les Mikea « revenus » cherchaient à accélérer le départ des leurs, restés dans la forêt, vers les lisières où la vie est beaucoup plus facile...

IV. ETUDE SOCIO-ECONOMIQUE DES MIKEA.

Nous laisserons de côté le clan Vohitse Mikea, intégré à la société masikoro, pour ne nous intéresser qu'aux populations de la forêt, à la fois prédatrices et semi-nomades.

A) Aperçu démographique :

Naturellement, nos enquêtes n'ayant pas été assez nombreuses, nous ne pouvons qu'avancer des hypothèses. Il est certain, en tout cas, que les Mikea sont très peu nombreux, leur genre de vie excluant une forte densité de population : quelques centaines, peut-être un millier, comme nous l'avons déjà dit.

(27) Cf. entretien avec le frère du roi Alivelo d'Antandroka.

(28) *Op. cit.*, pp. 20 et 21.



*Hutte en « ahidambo » (*heteropogon contortus*) en savane.*



*Cabane en écorce d'arbre « fani » (*Andonsonia fony*) dans la forêt dense sèche.*



Ustensiles couramment utilisés par les Mikea ; pour la plupart, ils sont obtenus par le troc sauf la pelle « kipao » (Entre les deux cuillères sur la photo).



Ancien « hatsake » ou « hatsake-moka » : végétation secondaire qui repousse après deux ans de culture sur brûlis.

Les mauvaises conditions d'hygiène, les carences au niveau de l'alimentation limitent sans doute leur fécondité et accroissent leur taux de mortalité, notamment de mortalité infantile, par rapport aux populations voisines. Cependant, les familles mikea que nous avons rencontrées avaient un nombre d'enfants très inégal : de 2 à 8, la moyenne étant de 3 à 4 enfants par famille, ce qui rappelle la structure familiale des Masikoro. On peut ajouter qu'aucune pression démographique actuelle ne tend à contraindre ces Mikea à abandonner leur genre de vie semi-nomade ; les raisons d'une éventuelle évolution dans ce sens sont ailleurs.

B) *La cueillette et la chasse :*

Ce sont les activités les plus caractéristiques des Mikea ; les racines d'arbre et les ignames constituent même leur alimentation de base à l'exception, toutefois, des plus évolués qui récoltent du maïs et achètent du riz ; les racines sont surtout le *tavolo* ou l'*antaly* et les ignames, les discoréacées suivantes : le *sosa*, l'*ovy* (dénommée *ovi-ala* ailleurs) et surtout le *babo* (*Dioscora bemandry* : cf. Grandidier). Le *babo* se présente sous la forme d'une grosse tubercule aquifère, c'est-à-dire gorgée d'eau, à large circonférence (de 15 à 20 cm) ; on peut la consommer cuite (29) au feu de bois ou boire l'eau qu'elle contient, ce qui semble demeurer son utilité promordiale. En effet, notamment pendant la saison sèche où l'on ne peut pas récupérer l'eau d'origine météorique (30), on frotte le *babo* préalablement tranché en deux, à l'aide du *kipao*, pour en exprimer une eau légèrement sucrée, très buvable mais désagréable pour la toilette. Il semble que les déplacements de beaucoup de groupes mikea soient liés à la densité des *babo* ; dès que l'on vient à en manquer, on s'en va ailleurs, laissant derrière soi une multitude de trous assez profonds.

Autre produit de cueillette, le miel (*tantele*) est également récupéré par tous les Mikea ; les ruches sont souvent artificielles quoique très rudimentaires, et le miel est conservé dans des *angolo* (pot sans « oreille ») ou des *kapila* (pot avec « oreille »).

Les produits de la chasse sont essentiellement les hérissons (*Trandrake*, *Sora* ou *Tambotrike*), les oiseaux sauvages dont les pintades (*Akanga*), et les sangliers. Tous les Mikea ne sont pas capables d'attraper les oiseaux... Ceux,

(29) Pour faire du feu, certains possèdent des briquets à essence... mais beaucoup d'entre eux utilisent encore des méthodes traditionnelles : soit ils frottent un caillou contre un morceau de fer (*vibolo*) afin d'allumer des fils de coton sauvage (*bognake*) contenus dans une corne (*tsifa*) ; soit ils impriment un mouvement circulaire à une baguette de bois préalablement encastrée dans un autre morceau de bois (*fagnosoha*).

(30) Pendant la saison des pluies (*litsake*), les Mikea qui ne disposent pas de puits (*vovo*) récupèrent l'eau dans le creux des troncs d'arbre, le plus souvent ceux des baobabs, à l'aide d'une coquille d'escargot vide (*akora*) ou, pour certains d'entre eux dans les troncs d'arbre évidés, placés en contrebas des toits des huttes (*laka*).

cependant, qui les chassent, utilisent des pièges (*fitsiboke*) ; quant aux sangliers, soit ils les traquent avec une meute de chiens faméliques, soit ils essayent de les prendre dans des pièges qu'ils appellent *pahempohe*.

C) *Le « hatsake » et l'élevage :*

Il est à peu près certain que les Vezo et les Mikea, considérés comme les populations les plus anciennes, « se mirent à pratiquer la culture et l'élevage au contact des Masikoro » (31). Ceci pourrait expliquer pourquoi un groupe vezo d'Andalambezo rejoint, chaque début de « saison humide », ses parents mikea d'Ambaro pour y faire du *hatsake* : le patriarche mikea, d'origine vezo, ainsi que tous ses enfants, n'ont-ils pas épousé des Masikoro ?

Le *Hatsake* mikea, en tous cas, est le même qu'en pays masikoro et justement les Mikea les moins évolués, ceux qui, sans doute, n'ont jamais été intégrés dans les royaumes masikoro, ignorent l'agriculture comme l'élevage.

Le *Hatsake* consiste déjà à choisir la forêt à brûler, puis à la diviser en lots attribués aux familles qui utilisent souvent des repères sur les arbres. En août, on abat la forêt (*tetike*) en épargnant les arbres les plus gros ; en septembre, on fait brûler (*bolo*), et on sème en décembre (*tselike*), avec les premières pluies. Les sarclages sont peu nombreux : un la première année, deux la seconde. Enfin, la récolte (*fi hazà*) a lieu à partir du mois d'avril, le maïs (*tsako*) étant pratiquement la seule plante cultivée en *Hatsake*.

La répartition du travail est la suivante : les hommes défrichent et mettent le feu ; lors du semis, l'homme fait les trous tandis que la femme met les graines ; les sarclages restent des travaux féminins mais tous, indifféremment, participent à la récolte. En général, on ne fait pas plus de deux années de culture sur le même *hatsake* et la jachère qui suit (*Moka* ou *Hatsake-Moka*) dure très longtemps.

Les Masikoro ont récemment essayé, à Ambaro, de faire cultiver des arachides par leurs parents mikea en champ enclos permanent (*vala*) ; il semble qu'ils aient échoué dans leur entreprise. Ajoutons que les instruments de travail sont ceux des Masikoro : la hache ou *famake* et la bêche ou *antsoro*.

L'élevage est très limité en pays mikea, sans doute autant à cause des conditions naturelles que parce que la possession d'un troupeau supposait l'autorisation des rois (*Mpanjaka*) et donc l'intégration dans les royaumes. Comme la plus grande partie des familles masikoro, les Mikea, parmi les plus évolués, possèdent deux ou trois zébus (*aombe*) par ménage. L'élevage des porcs (*kosoa*) et plus répandu et ils les nourrissent de *babo* et de son de maïs.

D) *Les échanges :*

Selon le niveau d'évolution des groupes mikea, la nature et l'importance des échanges sont également différents. De toute façon, ils s'assimilent pratiquement toujours à un troc avec, quelquefois, l'utilisation de la monnaie. Les

(31) Koechlin B., *op. cit.*, p. 51.

Mikea se déplacent très rarement et il semble bien que ceux qui vendent le miel à Ankililoaka, Antseva ou Antanimieva soient des anciens Mikea, résidant dans les villages masakoro des lisières. En effet, seuls ces anciens Mikea ou quelques Masikoro et Vezo bien introduits font les échanges avec les populations forestières ; d'ailleurs, nous l'avons vu dans la région d'Añala-Abo, les ex-Mikea de ce village considèrent les échanges avec leurs parents semi-nomades comme un devoir et un service. Il s'agit en effet, d'une véritable entr'aide : les vêtements, les tissus (*lamba*), le tabac (*paraky*), les pointes de fer (32), les haches, etc., qu'ils leur fournissent n'ont pas leur répondant en valeur (miel et *babo*). Il est vrai que les Mikea dont il est question sont très primitifs et n'ont, comme activités économiques, que la chasse et la cueillette.

Chez les Mikea agriculteurs et éleveurs, les échanges sont à la fois monétaires et plus importants mais les produits vendus, hormis les porcs, viennent tous de la cueillette (*ovy* surtout, qui est vendu ensuite tout cuit sur les marchés de la R.N. 9 et le miel) ou de la chasse (hérisson, *trandrake*). En contrepartie, les Mikea achètent du *paraky*, des *lamba*, des ustensiles (marmites, *vilane*, par exemple, et du riz).

E) Organisation sociale et religieuse :

Les Mikea sont théoriquement endogames et les ex-Mikea qui vivent dans les villages masakoro des lisières par exemple, ont quitté la forêt soit en ménage, soit en épousant un Mikea déjà « masakorisé » ; mais sur ce point, il est très difficile d'être catégorique puisque les membres du clan *Vohitse* des Mikea, donc Mikea eux-mêmes, sont pourtant de vrais Masikoro.

La monogamie reste la pratique la plus courante et les mariages à l'intérieur d'un même lignage sont interdits.

La société mikea n'est pas structurée mais un occasionnel conseil des anciens pourra se réunir pour décider d'un changement de campement ou trancher le grave différend que l'adultère entraîne très souvent.

Ces Mikea croient, comme tous les Malgaches, à un Dieu suprême (*Nre-nañahary*) et à une infinité de divinités, en particulier celles de la chasse :

- *Ndrianabolisy* (divinité masculine)
- *Ndrianakatsakatse* (son épouse).

Celles-ci sont toujours invoquées avant les grandes chasses. Notons que ces divinités sont également connues chez tous les Masikoro, mais sont plus particulièrement célébrées par les Mikea de la forêt.

Toutefois, les cérémonies religieuses n'existent pas. Il n'y a même pas de culte funéraire alors que le culte des ancêtres, fondement de la religion malgache, conduit, notamment dans le Sud-Ouest, à considérer les funérailles comme la cérémonie la plus importante.

(32) Des mikea plus évolués fabriquent eux-mêmes ces pointes de fer dans des forges à pistons, très artisanales (*tafofore*).

Ces Mikea également ne font ni *bilô* (exorcisme pour guérir les malades) ni *savatse* (fête de la circoncision).

Ils ont par contre des *ombiasa* réputés. Ces *ombiasa* sont, comme partout ailleurs, des médecins mais aussi des astrologues, l'astrologie mikea étant la même que celle des Masikoro.

La réputation des *ombiasa* mikea réside surtout dans leur connaissance des plantes médicinales ; ainsi, ils possèdent des cicatrisants efficaces et se font souvent consulter par les Masikoro. Ils seraient aussi à l'origine de certaines maladies, assimilables à de mauvais sorts, tels que :

- le « *Sora mañanike* » (le hérisson qui monte) ;
- l'« *Adala moroñandro* » (fou d'après-midi) ;
- « *Teto maly* » (il était ici hier).

Ces *ombiasa* tireraient leur pouvoir de râclures des poteaux funéraires (*fatifaty*) qui se trouvent sur les tombeaux masikoro. Par ailleurs, ils rangeaient leurs amulettes dans ces mêmes tombeaux. Ceci nous conduit à soulever le problème suivant : ces *ombiasa* (que nous n'avons pas rencontrés) vivent-ils dans la forêt ou appartiennent-ils au clan Vohitse masikoro ? Cette confusion qui existe également dans l'esprit des semi-nomades de la forêt, laisse entendre que la plupart des Mikea avait la même origine : premiers habitants des marges forestières acceptant les rois masikoro puis l'administration coloniale ou au contraire, fuyant vers la forêt ; ceci confirmerait les hypothèses avancées plus haut.

Enfin, notons que les lundis et les jeudis sont des jours *faly* pendant lesquels il est interdit de travailler et de voyager ; mentionnons également que certains Mikea ne peuvent pas manger de mouton, ce qui les rapproche une fois encore des Masikoro, et que certaines femmes mikea n'ont pas le droit de manger de poule...

F) *Habitat, habillement et culture* :

L'habitat est variable selon le milieu biogéographique dans lequel ils se trouvent. Dans les clairières ou savanes arbustives, surtout pendant la saison de pluies, ils construisent des huttes en *ahidambo* tandis qu'en pleine forêt, pendant la saison sèche, leurs habitations sont en écorce d'arbre (*fany* ou *Andansonia Fony*).

Ces Mikea ne s'habillent presque plus d'écorces d'arbres (*fato*) mais utilisent les cotonnades obtenues par le troc ; l'habillement demeure, cependant très rudimentaire.

La plus grande partie des Mikea parle le dialecte « masikoro » édulcoré. Nous relèverons, toutefois, la particularité suivante, à savoir l'emploi indifférencié de « *lie* » (33) alors que chez les Masikoro, seules les femmes l'utilisent entre elles. Enfin, s'ils ignorent l'art en général, les Mikea connaissent cependant la musique ; ils possèdent une sorte de xylophone, le *kilangay*, et organisent parfois des soirées où ils chantent et dansent.

(33) Traduction de « toi » dans le contexte suivant, par exemple : « *Avia bakao lie* » (viens ici, toi).

Cette note, certes un peu plus longue que celles qui ont déjà été rédigées sur ces fameux Mikea, n'a pas la prétention de constituer une synthèse exhaustive. Nous avons simplement l'intention de rassembler nos renseignements et d'aboutir à un raisonnement logique, notamment pour ce qui concerne l'origine des Mikea ; en effet, ces populations primitives dans leur genre de vie doivent être assimilées aux premiers habitants du sud-ouest malgache. A partir de la constitution des royaumes masikoro et surtout de l'installation de l'administration coloniale, un petit nombre d'entre eux, à moitié par refus de toute autorité, à moitié par peur, auraient fui dans la forêt hostile où ils avaient, cependant, l'habitude de se rendre. Là, ils mènent une vie semi-nomade et prédatrice ; quelquefois, cependant, et tout dépendrait alors de la date à laquelle ils ont quitté leur milieu d'origine, ils pratiquent des cultures sur brûlis (*hatsake*) et un peu d'élevage : c'est dans ce sens qu'ils ressemblent le plus à leurs voisins Masikoro.

Toutefois, il existe un clan *vohitse* ou roturier mikea, intégré à la société masikoro, dont le rôle de charnière entre les Masikoro eux-mêmes et les Mikea de la forêt, n'est plus à remettre en cause ; un jour viendra peut-être où ces derniers auront réintégré complètement les villages mikea-masikoro des lisières, le mouvement étant déjà bien amorcé.

FAMINTINANA

Efa fantatra kokoa ankehitriny ny Mikea, dia ireo tanala monina any atsimo andrefan'i Madagasikara. Matao ntaolontaolo ihany ny fiaimpiainany sady miorina amin'ny oty sy haza, dia mety ho noho izy ireo nandositra honina amin'ny toerana vita-nanahary sarotra ivelomana, tsy eken'ny Mikea mantsy ny faneriterena avy amin'ny fitondram-panjakana. Tamin'ny fotoana nanorenan'ny taranak'andriana avy any atsinanana ny fanjakan'andriana masikoro no nanomboka nitsoa-ponenana ny Mikea, fa nandositra ny fanjanahan-tany kosa ny maro amin'izy ireo.

Na ahoana na ahoana anefa, dia Malagasy tanteraka ireo Mikea ireo raha ny lafiny toe-batana sy fiteny no dinihina, na dia tsy nisy lanjany firy teo amin'ny fiainany aza ny fivavahana sy finoana.

SUMMARY

The forest-dwelling Mikea groups who are settled in the South-West of Madagascar are now fairly well-known. Because the Mikea refused to submit to the pressure of any forms of policy, they fled to an inhospitable environment, which explains their relatively primitive way of life based on fruit picking and hunting. Though the first group of Mikea refugees dates back to the time when Eastern dynasties built up the Masikoro Kingdoms, the majority of the Mikea simply shunned colonization.

Nevertheless, the Mikea are definitely part of the Malagasy community, especially from anthropological and linguistic points of view, even though their religious life remains very simple.